

ARTICLES

LES RELATIONS "HOMME-ANIMAL" VUES PAR L'ARCHEOLOGUE DE TERRAIN

Alain DUVAL*

L'histoire de l'archéologie de terrain, en France, n'est en fait qu'une succession de séquences toujours renouvelées : on fouille ; on interprète la fouille ; on synthétise à partir d'une masse de documents considérée comme suffisante. Ces approches sont, qu'on le veuille ou non, celles de la grande majorité des archéologues de terrain. Et comment leur en vouloir, dès lors que la plupart des maîtres de l'archéologie française ont décidé d'une hiérarchie des valeurs, autant dans les objets retrouvés que dans les structures, ou dans les sites eux-mêmes (un hypocauste vaut dix fours de tuiliers, une ferme indigène, même non fouillée, vaut cinquante remparts de terre, Vix ou le Mont-Beuvray suivent le cours du dollar, alors que le site X ne vaut pas plus cher que le franc; encore que la rareté ait pu faire estimer certains ensembles autrefois délaissés : le Viereckschanze, le fond de cabane mérovingien sont aujourd'hui cotés) et dès lors que l'urgence des sauvetages sans cesse renouvelés fait que l'on subit la documentation archéologique plutôt qu'on ne la domine.

C'est ce qui explique que l'animal, au sein de cette documentation, a un statut un peu particulier : l'os est très souvent présent dans la fouille, au même titre que la céramique ou que le bronze, il fait donc, comme ces derniers, l'objet d'une collecte, et il convient, dans un second temps, de l'étudier. Dès lors, l'archéologue de terrain est désarmé ; on lui a appris une hiérarchie des valeurs : tout en haut pourrait se placer le bloc sculpté, puis le tesson avec graffite, puis la fibule, et tout en bas le modeste ossement animal. Toutefois, l'archéologue de terrain est une personne sérieuse : aussi, pour la publication, fait-il appel à un spécialiste, le paléozoologue, qui est capable de déterminer la faune dans un travail qui sera placé en annexe de la publication principale.

* Conservateur au Musée des Antiquités Nationales (St Germain-en-Laye).

C'est contre cette absurdité qu'un certain nombre de collègues non spécialistes s'étaient élevés et qu'à un colloque de l'Age du Fer à Senlis (en 1978), ils avaient encouragé la confrontation des paléozoologues (qui sont des archéologues!) et des protohistoriens, confrontation qui, nous l'espérons, a servi de révélateur pour beaucoup (Turquet, 1983, Joly et al., 1983).

Il n'y a pas lieu d'être toutefois exagérément optimiste; Si nous en revenons aux propos émis dans notre introduction, il est patent que, comme autrefois, l'archéologue de terrain a trop souvent l'illusion de "l'évidence" issue de sa fouille : autrement dit, bien fouiller, c'est "tirer" le maximum de ce que le terrain peut, potentiellement, fournir ; bien interpréter, c'est regarder avec intelligence la masse des informations recueillies, et en tirer la quintessence. Aussi, bien des protohistoriens, pour ne citer qu'un domaine qui m'est cher, en sont restés, dans le meilleur des cas, à vouloir améliorer le Déchelette ; dans le pire des cas, modernisme mais non recherche scientifique, à "faire le point", avec les méthodes d'enregistrement les plus sophistiquées, en lisant (ou croyant lire) le grand volume de l'archéologie française inscrit sur le terrain: par exemple, en dressant des cartes archéologiques, en faisant des inventaires géographiques - tâches utiles certes, mais qui ne remplacent pas le devoir essentiel de l'archéologue : Poser des questions.

Et nous sommes là au coeur du problème; aucune autre attitude ne me paraît possible de la part de l'archéologue que de prendre un site de fouille comme un terrain d'expérimentation. Et, ainsi, nous en revenons à l'image que le responsable d'un chantier archéologique peut se faire des relations de l'homme et de l'animal à une époque donnée : ou il ne s'en fait aucune (cas le plus fréquent), ou il se réfère à quelques rares idées comme à des planches de salut (les Celtes possèdent des cochons qui vivent en semi-liberté ; ils ne chassent pour ainsi dire pas; etc.), ou encore il attend tout du paléozoologue qui saura, lui, poser les bonnes questions. On pourrait au contraire rêver de chantiers fondés sur une problématique résultant d'une réflexion à propos des problèmes économiques et sociaux ; pour prendre encore (nous nous en excusons) deux exemples issus de l'archéologie du second âge du Fer, il serait intéressant d'échantillonner un habitat "ouvert" et une "ferme indigène" pour en comparer la place de l'élevage (et quel élevage? les protocitadins s'attachent-ils plutôt à la viande ou au lait ? et les grands propriétaires fonciers à la force de traction ?) et, éventuellement, celle de la chasse; tout comme il serait intéressant, par rapport aux documents bien étudiés dans les sanctuaires, comme ceux de Gournay-sur-Aronde, de faire un inventaire des offrandes animales trouvées dans les structures funéraires et qui, pour des raisons que l'archéologue détermine (présence d'enclos quadrangulaires, bris rituel des armes, etc.) peuvent être comparées à ces sanctuaires.

Il ne nous semble malheureusement pas que l'archéologie de terrain aille dans ce sens, tant les grandes tendances actuelles sont peu favorables à ce type de réflexion. Ces grandes tendances me paraissent en effet être au nombre de quatre : 1° le désir de créer une "archéologie globale", par déformation des tendances issues de la new archaeology anglo-saxonne : les archéologues ne sont ni des historiens ni des anthropologues, mais définissent un créneau autonome; 2° l'étude des vestiges déterminée en fonction de l'espace (place dans l'habitat, groupements...) ou en fonction de l'utilisation ("à quoi a pu servir un os ?" comme "à quoi a pu servir un grattoir caréné ?"); 3° l'étude des techniques conçue comme un des domaines de l'archéométrie : on mesure, on quantifie, on enregistre, avec le risque de substituer la méthode de la recherche à sa finalité; 4° ce que j'appellerais "l'archéologie verte", où des paléoécologistes (plus que des archéologues), se mettant en situation, utilisent des outils, élèvent des animaux, expérimentent des situations, sans prendre en compte deux dimensions, qui sont, l'une, l'évolution chronologique (le néolithique n'est pas l'âge du Fer), l'autre, les contraintes des idéologies qui sont celles de l'homme du XX^e siècle.

TURQUET M. (1983) : De l'étude des ossements animaux dans les sites du deuxième âge du Fer, in : Les Celtes dans le Nord du Bassin parisien, Revue Archéologique de Picardie, 1 : 294-297.

JOLY D. et al. (1983) : Le traitement archéologique des vestiges osseux animaux, in : Les Celtes dans le Nord du Bassin Parisien, Revue Archéologique de Picardie, 1 : 298-301.